



le alain van haverbeke pourriissement

Le pourrissement
(roman)

*[D]ans l'amour hétérosexuel ce ne sont pas
les deux moitiés d'une unité qui se retrouvent.
Ce ne sont pas deux sexes faits l'un pour
l'autre qui se complètent. Ce sont deux
incomplétudes qui s'explorent. Ils croient
parler la même langue – ils parlent en effet
la même langue mais ils ne la parlent pas à
partir d'une même nudité.*

Pascal Quignard – La nuit sexuelle

*À Elle, qui aura vécu
tout autre chose,
tout autrement,
et ailleurs.*

Je me suis souvent dit que je devrais écrire à propos de tout ça. Puis voilà, je commence à écrire, quelques mots, et quand je les vois sur la page, dès les premiers, ils deviennent comme fades, sans couleur, sans objet. « À quoi bon ? », je me dis.

Je sais que je vais parler de cette histoire, la mienne, et je me demande bien pourquoi. Pourquoi en parler ? Je me demande si elle vaut bien d'être écrite. Enfin, à tout prendre, elle doit valoir d'être écrite, puisque j'en éprouve la nécessité depuis longtemps. La question est peut-être plus justement de savoir si elle vaut d'être lue.

En plus, je ne sais pas par où commencer. Je ne sais pas s'il faut que je respecte la chronologie des événements, si je pourrai même m'y tenir, ou si je dois additionner les anecdotes comme elles me viennent. Je ne sais pas où finir non plus. Raconter tout ça c'est un peu bizarre, parce que ça n'a pas réellement de début ou de fin. Comme tout le monde, ma vie n'est pas finie et je n'ai pas de souvenirs de son début. Alors, donner l'impression d'une détermination, comme si tout était su à l'avance, comme si tout allait dans une direction, vers un but, comme si tout avait un « sens », ça me semble un peu ridicule. Au moins vain. Je ne sais pas...

Comme dans les enquêtes policières. Il n'y a que le lecteur qui tâtonne. Il est plongé dans une mécanique bien huilée composée par le narrateur. On le mène par le bout du nez et il en redemande. Il lit même ce genre de livre pour ça. Mais moi ça m'emmerde de savoir que le gars qui a écrit tout ça connaît l'assassin d'entrée de jeu – j'ai l'impression de me faire duper. Ça me semble tellement idiot de s'engager dans un tel procédé passif que je finis par me dire qu'il vaut encore mieux lire directement les dernières pages,

pour ce que ça change...

Je n'aime pas les mécaniques. Je n'aime pas les romans, ces trucs où l'on décrit tout et n'importe quoi comme s'il s'agissait d'objets incontournables, comme si tout avait de l'importance; au moins celle d'être signalée dans le texte. Il s'agit de cette espèce de tentative désespérée de « figurer » ce que l'œil ne peut voir, qui plus est, à propos d'objets insignifiants ou avec des effets métaphoriques parfaitement superflus.

Qu'un type ait à la main un couteau est une chose, il faut bien le signaler au lecteur, cela sert l'intrigue, mais préciser que la lame « a des reflets froids », voire que le couteau « ressemble à un croc », c'est joindre ni plus ni moins l'inutile au ridicule. Il suffit de se pencher par-dessus l'épaule d'un lecteur dans le métro pour lire de pareilles conneries – ça couvre les pages de la littérature générale, du moindre roman à la mode (ou même pas à la mode!): le livre comme cinéma du pauvre, dans la petite boîte noire du cerveau (métaphore) incapable de créer ses propres images et de contester celles que d'autres imposent.

La fiction me révulse. Le roman m'ennuie – à la première description, je décroche et je referme le livre. Le récit aussi, mais c'est plus court. Le roman policier n'est qu'une vaste blague, un prototype d'arnaque fictionnelle. Trucs et ficelles.

Certains s'en sortent, pourtant. Comme toujours. Comme partout. Ça laisse tout de même des possibilités de lecture, en dehors des essais où tout est fonctionnel. Aussi rares que l'édition est prolifique. La Rentrée éditoriale, en France, annonce annuellement plus de sept cents ouvrages à paraître – profusion non éclectique. De quoi se gaver jusqu'aux fêtes de fin d'année, quand les Prix littéraires parisiens débiteront leurs vérités essentielles, jusqu'au pied des arbres coupés ou artificiels, grotesquement costumés et clignotants.

Avec *Elle*, on avait déjà cette allergie, ce sens révulsif du grotesque, cette nécessité d'épure. On n'a jamais fait entrer quoi que ce soit qui ressemblait à un arbre de Noël, dans cet appartement où il aurait de toute façon fallu choisir entre un conifère et la table en contreplaqué. Les coins, les murs étaient déjà tous pris, pour dégager l'espace, pour pouvoir circuler, pour que la lumière puisse se répandre en léchant les murs blancs, sans rencontrer d'obstacle

– car il n’y avait pratiquement pas d’objets accrochés, non plus. La plupart des intérieurs ne sont qu’une somme d’obstacles, comme des barricades butées, contre le bon goût, le mouvement, le regard, contre la pensée, contre l’espace, l’air, le vide, la lumière. Des meubles toujours trop grands, trop hauts, pour ne pas voir les murs derrière eux. Des meubles souvent moulurés, souvent recouverts de bibelots ridicules, ramenés de partout, c’est-à-dire, d’une grande surface ou d’une autre ou d’un pays à touristes. Des tables mises en biais au beau milieu de la pièce, encore entourées de chaises, avec des pieds enflés en faux chêne ou filiformes en faux bois ; le tout protégé d’une nappe comme un cache-misère, pour protéger cette table dont on ne voit même jamais la couleur sous le tissu. Et tout ça dans cette perspective un peu obscène d’avoir à tout froter, une fois par semaine, comme on fait la lessive, comme on prépare la bouffe : pour combler toujours quelque chose, à la manière d’une boulimie dont la nourriture n’est jamais dans ce qu’elle ingère, mais dans le vomi qu’elle recrache.

Par souci de cohérence et par goût de l’ironie formelle, on avait simplement imprimé « sapin », en noir sur une feuille A4 blanche, pliée dans le sens de la longueur, dans une police de fantaisie. On l’avait placée sur une armoire pour faire rire d’autres qui viendraient au Nouvel An. On avait encore le goût à rire, à se plier en deux pour des riens. On pensait à l’humour qu’on appréciait avec nos amis, nous régaland par avance de cette communauté de bêtise qu’on partage(r)ait avec eux, ce bête humour de rire gras avec les mêmes recettes éculées, comme une identité auto-dérisoire, une marque de reconnaissance mentale, comme les gothiques s’habillent en gothiques, partout où ils vont. Tout cela n’était pas qu’ironique, cependant, on y croyait aussi, on se flattait l’œil autant que l’esprit à voir nos références au Bauhaus ou à l’Art Nouveau Viennois se condenser partout dans notre petit univers, avec l’idée bien ancrée de réaliser une vie baignant dans l’art total. Quand on avait fini de rire, on faisait l’amour, ou plutôt, quand on avait fini de faire l’amour, on se permettait de vivre autre chose. Même une vie de chômeurs, d’intérimaires, d’artistes au statut perpétuellement à venir. On partageait le mot « art » dans nos spécialités (la sienne y adjoignait juste le mot « histoire »), l’enseignement supérieur – artistique pour moi, universitaire pour Elle. On vivait sous la menace, sous la contrainte économique, dans les calculs mensuels, mais

sans victimisation, sans rien qui puisse faire office de prise pour l'extérieur. On pensait à l'argent tout le temps, mais on n'en faisait jamais un objet de questionnement personnel – de mise en cause de l'autre, je veux dire. J'étais moi, *Elle* était elle et l'essentiel de notre activité était d'être en contact, physiquement, à tout moment. Du coup, l'espace de cet appartement, ni grand ni petit, réglait nos mouvements pour que jamais toucher l'autre ne dépasse en nécessité le simple geste de tendre le bras.

Quand nous y étions entrés, le premier principe avait été de repeindre le séjour : du blanc partout, pour capter la lumière, pour éloigner les murs. Tout ce qui n'était pas un mur (blanc) était noir, laqué ou satiné, ou en inox brossé. C'était notre absolu. Un univers dont nous avions rêvé durant trois ans avant de nous installer ici et dont quelques objets épars avaient constitué l'avant-garde, comme cette salière et cette poivrière jumelles en inox, oblongues et parfaitement cylindriques.

Un autre absolu était l'amour physique, donc. Ce point de gravité de notre couple.

Le premier orifice par lequel j'ai pénétré en *Elle* était sa bouche. J'avais aimé cela pour des tas de raisons, bien que sa caresse me parût désordonnée, inconstante, dispersée, comme trop enthousiaste, trop centrée sur sa propre fantaisie. Je la connaissais depuis un bon mois. *Elle* avait passé l'après-midi chez moi, ce jour-là, puis en balade au bois. Je l'avais raccompagnée plusieurs fois après le cours du soir que nous suivions en photo, j'avais vu son univers d'étudiante, de fille de vingt ans, ces gars de son âge, dont l'un était son dernier petit ami en date et d'autres des camarades communautaires un peu touche-pipi. Tout cela je ne le saurais que peu à peu, je ne perdais rien pour attendre. Mais là, c'était la joie, le plaisir de la nouveauté, la légèreté d'un vent piquant. Bon, et donc un jour, je lui avais proposé de passer chez moi, parce qu'il fallait sortir de la camaraderie et du rôle de coreligionnaire photographique pour pouvoir passer à autre chose. J'avais griffonné un quatrain à cette intention, où je n'avais pas commis l'imprudence un peu bêtasse de faire rimer son prénom, mais où, au contraire, je n'avais rien laissé en réserve de mes intentions sensuelles à son égard. La poésie, je la pratiquais depuis des années et elle n'avait rien d'un passe-temps.

Ainsi, nous avons parlé tout l'après-midi, chez moi comme au bois, et l'heure qui avançait nous avait poussés à nous rendre en ville, où j'avais rendez-vous avec une amie – la plus ancienne, la plus proche. Le quatrain était toujours dans ma poche, car je n'avais trouvé aucun moment favorable à l'en extraire. Finalement cela s'est fait sur le fil et sur un escalator; *Elle* a lu, *Elle* a souri et a juste dit: « Oui ». Oui. J'étais tellement peu persuadé de ce que j'entendais que j'avais cru comprendre « mwoui ». Quelque chose entre le scepticisme et le mépris. Mais non, *Elle* avait dit oui et je

le lui ai fait répéter pour en être certain. *Elle* restait là, le quatrain en main, le sourire total, et moi, émergeant d'une noirceur que je n'avais jamais imaginée traverser, j'ai dit : « Bon, on s'embrasse, alors ? »

Et voilà, c'était ma « petite amie ». Je venais d'avoir vingt-six ans et j'ai dit la seule phrase qui me semblait juste, qui contenait tout mon plaisir et tout mon étonnement : « Maintenant, on va avoir le *temps* ».

La dernière fois que je l'ai pénétrée, c'était en entrant dans son sexe.

Debout, *Elle* légèrement penchée sur la table, les vêtements dégageant simplement ses fesses, le haut de ses jambes. Les caisses nous entouraient, celles avec lesquelles *Elle* emporterait la moitié de ce que contenait cet appartement, ou à peu près. Nous avions passé les quinze derniers jours à ranger, trier, nous partager les ustensiles, les meubles, l'électroménager, avec des noms et des prix inscrits sur des petits papiers, afin que ce soit équitable. On avait même chiffré des objets dont nous n'avions jamais connu la valeur réelle, pour les avoir reçus, parfois en seconde main. Mais qu'importait ? Il fallait bien trouver un critère de répartition. Nous avions séparé les couverts, les assiettes, les verres, les casseroles par gabarits. Je gardai la casserole à pression, elle la marmite. Sept litres pour chacun. *Elle* garda trois assiettes, moi les trois autres. J'eus la salière, *Elle* la poivrière. Ni l'un ni l'autre n'imaginait recommencer tout à fait, il fallait donc que chacun puisse poursuivre dans cet univers qui se scindait. *Elle* prit presque tout l'électroménager de cuisine et les luminaires qui lui appartenaient. Je gardai le lit, le canapé, la table contre laquelle je la pénétrais une dernière fois et sur laquelle nous finissions de manger notre dernier repas. Je pense que j'avais fait la cuisine, je ne me souviens plus du repas. Nous parlions. Nous mâchions. Nous nous disions des mots très simples, il me semble. Des mots de réconfort, concernant cette séparation que nous tentions d'imaginer « à l'essai ». À vrai dire, nous savions très bien qu'elle était définitive, après un pourrissement de près de deux ans qui nous avait vus nous hurler dessus, comme on se mord, comme on s'enrage, aux yeux de tous, ou au moins à leurs oreilles. Puis, *Elle* m'avait regardé et m'avait demandé avec des larmes si

on ne pouvait pas le refaire une dernière fois, l'amour. Tenant sa main, je lui avais fait oui de la tête ; peut-être même le lui avais-je murmuré. C'était si simple de faire l'amour entre nous, si évident. Il avait suffi que je dise « peut-être qu'on devrait se séparer », pour que l'envie de nous prendre dans les bras et de faire l'amour dans la nuit nous revienne. Ainsi durant plusieurs jours. Le temps de s'organiser, le temps de choisir un jour pour le déménagement, de prévenir les amis, la famille, le temps de trouver une camionnette, de commencer à vider les armoires, de faire ce troc, la tension était redevenue palpable. Mais faire l'amour une dernière fois était une évidence. Ça l'a toujours été. C'était le ciment. Ça se déclinait sur toute la gamme, dans tous les lieux, dans tous les gestes, en tout temps, parmi n'importe qui. Ça n'avait rien d'une obsession ni d'un simple jeu, encore moins d'une surenchère ou d'un exhibitionnisme. C'était une respiration, une pulsation. Comme pour cet appartement avec ses murs blancs et ses meubles noirs, comme on dirait, de manière un peu compassée, un art de vivre. Je crois n'être jamais passé derrière *Elle* sans laisser glisser au moins le bout d'un doigt sur sa peau, sur ses vêtements. Il ne m'a jamais échappé qu'*Elle* était nue sous ses vêtements, qu'*Elle* avait son sexe sur elle en toute situation, qu'*Elle* était pénétrable à tout moment. Non pas comme un objet dont je me serais servi ou que j'aurais possédé. C'était une partenaire, une femme désirable sans cesse, dont la nudité était permanente à mes yeux et sous mes doigts. Après huit ans, nous avons en commun d'avoir vécu notre plus longue relation, qu'elle ait été la première à faire vivre un couple, qu'elle ait été celle qui alla le plus loin dans la sensualité, et aujourd'hui encore, qu'elle ait été la seule à contenir toutes ces choses uniques ou premières. Nous avons tant changé, mais nous nous sommes quittés sur ce qui a tant posé de problèmes à nous réunir... Ce noyau dur de chacun, cette part incontournable, inaltérable, cet « autre », cet « étranger » absolu qu'était l'autre, nous avons vu que toute la fusion possible n'y change rien. Au cœur de ces huit années, il y eut un peu plus de deux ans où la fusion opéra. Le reste, c'était l'apprivoisement et à l'autre bout, le pourrissement. Comme une lèpre, une gangrène, voyante comme une mutilation. Ça a pris deux ans à crever de sa sale mort, comme dans un cloaque, jusqu'à tant que tout le sens en soit évacué. C'est la vitalité de ce sens qui a rendu l'agonie si longue, qui a infecté

à ce point la plaie et fait saigner à ce point le cerveau. La peau entière semblait tuméfiée, comme si elle s'apprêtait à vomir tous les organes qu'elle contenait.

Une décapitation opiniâtre, à la lime à ongles. Une évacuation des viscères par le fondement. Un écorchement.

Avant que nous ne mangions et que nous ne fassions l'amour contre la table, il s'était passé des jours et toute une soirée, où nous dépecions avec méthode l'univers que nous avons construit avec rigueur. À chaque objet, pot d'épice, ustensile, couvert qui prenait le chemin d'une caisse, une place devenait vacante. C'était un drôle de mouvement systématique, autant déménagement que rangement, évacuation de denrées périmées que répartition équitable. Ça prenait l'air d'un grand nettoyage de printemps ou même d'un rituel de purification. Elle partait, mais je restais. Et cet univers, dont les murs étaient partie prenante, comme le canapé, le lit ou la table, ne s'évacuait pas entièrement. Il opérait plus véritablement une sorte de mutation. Peut-être une ablation. Donc, on ne se contentait pas d'extraire de la matière, de décoller les pansements putrescents des chairs à vif, mais de nettoyer les plaies dans le même temps, comme on remplace la gaze pour favoriser une prochaine cicatrisation. Ça ne pouvait pas rester une terre brûlée : j'allais devoir y vivre encore. Le lendemain, quand toutes ces caisses, ces quelques meubles, tous ces appareils eurent été transférés dans l'appartement de celle qui était à présent « mon ex », je rentrai chez moi, pour la première fois de ma vie, dans un lieu qui n'appartenait à personne d'autre. Le lendemain de ce premier jour, mais peut-être avais-je entamé la chose dès la veille, j'entrepris de nettoyer le sol et de finir le rangement des armoires partiellement évidées, de frotter les tablettes dégagées de l'électroménager. Puis je me mis à regarder ce lieu nouvellement spacieux, j'écoutai le silence qui s'y était nouvellement fait, je profitai de la clarté nouvelle de la lumière du jour. Et, inspectant lentement chaque pièce des yeux, apprenant à redéfinir l'espace des lieux en omettant le volume des meubles et objets qui en

avaient été soustraits, je sus que je ne les remplacerais jamais, parce que ce vide-là était à moi et se remplirait d'un nouveau sens quand les corps disparus auraient tout à fait abdiqué, même leur prétention à être des fantômes.

La deuxième nuit vint donc, suivant la première. L'obscurité me fit songer aux luminaires qui me manquaient. J'étais contraint à laisser le plafonnier allumé dans le séjour quand je m'y trouvais, mais cela agressait mes yeux. Je ne me rappelle plus l'heure de mon coucher, mais il était certainement au-delà de minuit. J'étais au chômage, nous étions dimanche, je n'avais pas d'amante ni en fait ni en vue. J'entamais le parcours risqué de la solitude.

Je ne me rappelle pas davantage le lendemain, mais j'ai sûrement travaillé à des projets en cours, sur mon ordinateur. Je ne me sentais pas mal chez moi. Après des mois de lutte, de cris et d'horreur, je constatais que les murs n'avaient pas pris une autre couleur et que le lieu ne procédait pas à un rejet. Je sentis à quel point être « chez soi » avait un sens, à quel point cet ancrage m'avait confirmé comme « propriétaire » de cet endroit, quoi qu'il ait pu s'y passer et quelle que soit la personne qui avait pu le partager, durant si longtemps. Les cris ne résonnaient pas à mes oreilles, ils n'étaient que dans ma tête, mais à distance. Toutes ces scènes brutales, cet aspect de champ de bataille, cette zone devenue confuse n'avait été qu'une pellicule qui s'était évacuée avec l'essentiel de ce qui était sorti d'ici. Il ne restait que le blanc des murs. Ces murs blancs que rien n'avait tachés. Cet endroit restait vivable, humain, finalement sain et n'avait rien d'un abattoir qu'on aurait grossièrement nettoyé ni d'un lieu devenu hanté. On y avait fait l'amour une dernière fois. Cela n'avait jamais cessé d'être chez moi. Cela avait juste cessé d'être chez *Elle*.

[...]

Seconde édition définitive

Le pourrissement est disponible auprès de :

www.larsenal-editions.be | Référence: LIR001
arsenal@obscurecence.net

ou sur [Amazon](#)



le pourrissement

Le pourrissement, c'est celui d'un couple. C'est ce qui suit l'usure de la vanité, ou de la vacuité (ce qui revient au même), du rapport amoureux. Cette manière étrange par laquelle deux personnes s'induisent en erreur, se trompent elles-mêmes, en finissant par duper l'autre.

Le Pourrissement, c'est cette observation presque clinique du dépérissement des sentiments énormes et dévorants, qui consomment l'esprit et rongent le corps.

Le Pourrissement, c'est juste une histoire, qui n'aura eu d'importance pour personne d'autre et qui, en à peine la moitié d'années qu'elle aura duré, sera devenu comme un souvenir fuyant. Ou même moins: le souvenir d'un rêve éveillé dont le sommeil ne saurait être l'échappatoire. Une fiction, pour ainsi dire.

Le pourrissement, c'est juste un écoulement du temps; une forme particulière de sa décomposition.

Seconde édition définitive.

COLLECTION : EXPÉRIMENTAL

